



HAL
open science

Ni un monstre ni une folle : Marie Huot

Patrick Besnier, Julien Schuh

► **To cite this version:**

Patrick Besnier, Julien Schuh. Ni un monstre ni une folle : Marie Huot. *L'Étoile-Absinthe*, 2017, 137, pp.89-105. hal-01900699

HAL Id: hal-01900699

<https://hal.science/hal-01900699v1>

Submitted on 22 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

L'ÉTOILE-ABSINTHE

JARRY
A-T-IL EU DES
DISCIPLES?



TOURNÉE 137

SAAJ & DU LÉROT *éditeur*

Paris & Tusson

MMXVII





Marie Huot en 1889.

NI UN MONSTRE NI UNE FOLLE : MARIE HUOT

Patrick Besnier & Julien Schuh

Sous un titre accrocheur — « Jarry savait impressionner les femmes » — le n° 26-27 des *Cahiers du Collège de Pataphysique* (p. 86) révélait un sonnet lubrique intitulé « Nocte » et dédié à Jarry par son auteur, Marie Huot. Les commentateurs et biographes de Jarry en ont pris acte mais ne semblent pas s'être beaucoup interrogés sur la personnalité de cette poétesse. Henri Bordillon a cependant publié un fragment d'une lettre à Jarry¹ — mais il ne prend pas la mesure du personnage. Dans le dernier numéro de *L'Étoile-Absinthe*, Paul Edwards a apporté de nouveaux détails, sans pourtant rendre justice à la surprenante personnalité de Marie Huot (1846-1930) qui, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, connut une popularité certaine, au moins au Quartier latin.

Dans l'image que nous pouvons nous faire d'elle, la place de Jarry n'est pas très claire. On voit surtout un lien entre eux : Rachilde, au point qu'on verrait bien un jeu de la part de celle-ci, qui rappellerait le rôle qu'on l'a parfois soupçonnée de tenir dans l'« affaire de la Vieille Dame ». Au mépris de toute galanterie, soulignons qu'au moment où elle adresse son poème à Jarry, Marie Huot n'est plus de première jeunesse et qu'elle a soixante ans.

1. Henri Bordillon, *Gestes et opinions d'Alfred Jarry, écrivain*, Laval, Siloé, 1986, p. 175. L'origine de cette lettre n'est pas indiquée.

L'ANTIVIVISECTIONNISTE QUI NOYAIT LES CHATONS

Son personnage de militante et d'agitatrice est aussi loin qu'on peut l'imaginer de l'attitude de Jarry devant l'existence : Marie Huot aime s'engager et défendre de belles idées, elle rêve de changer le monde. Ou elle était parfaitement idiote ou elle s'amusait. La grande presse en fit visiblement une tête de turc et la dépeint sans beaucoup de ménagements sur un ton ricanant.

La vie publique de Marie Huot semble avoir commencé avec les manifestations de la Ligue Populaire contre l'abus de la vivisection — fondée en 1882 (avec Victor Hugo et Victor Schoelcher pour présidents d'honneur). Elle est secrétaire de cette association née d'un schisme de la SPA et présidée par Clovis Hugues, qui évoque le tapage provoqué par la ligue sous l'égide de Marie Huot dans *Bêtes et gens de Lettres* :

À ce propos, je vous rappellerai, si vous l'avez oublié, que je fus pendant quelque temps président de la Ligue contre l'abus de la vivisection. C'était madame Marie Huot, une grande amie des bêtes, rendue célèbre par quelques éclats en leur faveur, qui m'avait fait offrir cette présidence. Nous organisâmes des réunions qui furent quelquefois suffisamment tumultueuses, un certain nombre d'étudiants s'étant fâchés au point de nous jeter des sous sur la scène ; mais vous savez que le tapage ne m'épouvante guère. Nous tîmes bon ; mais quelques-uns des membres de la ligue ayant menacé même des professeurs qui vivisectaient, et s'étant permis d'invoquer contre eux mon autorité de député, je donnai ma démission².

L'une de ses premières actions d'éclat se produit le 22 mai 1883 au Collège de France, lors d'un cours du physiologiste Brown-Séquard, qui disséquait un singe sans anesthésie (le nom de Marie Huot n'est pas encore cité) : « une jeune femme très élégante [...] se leva et appliqua un coup d'ombrelle très énergique sur le nez de l'honorable M. Brown-Séquard ». Le savant, perdant quelque peu son sang-froid, ne fit pas preuve de galanterie : il « intima en termes très vifs à la délinquante l'ordre de se retirer, la gratifiant sans plus de façon de l'épithète de "vieille folle"³ ». Avec cette escrime féminine (elle appellera Rachilde « sa sœur d'armes, — je parle d'*estoc*, puisque nous avons marqué des faces⁴ »), Marie Huot retrouve paradoxalement le geste même qu'elle rappelle (et dénonce selon l'article de Chincholle cité plus loin) : celui des bourgeois attaquant à coups d'ombrelle les communards enchaînés.

Sa protestation du 7 février 1886, le jour de l'inauguration de la statue de Claude Bernard, devant le Collège de France, est également anonyme. Le lendemain, le bref compte rendu du *Figaro* mentionne un incident : « une femme vêtue de noir » s'est fait

2. Georges Docquois, *Bêtes et gens de Lettres*, Flammarion, 1896, p. 252.

3. « Un scandale au Collège de France », *Le Gaulois*, 23 mai 1883, p. 1.

4. Marie Huot, *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes*, Sansot, 1908, p. 4.

remarquer, en sifflant à deux reprises les discours prononcés en l'honneur du savant ; la police l'embarque. Son nom n'est pas donné, et le journal précise seulement qu'elle agit « au nom de la Ligue anti-vivisectionniste⁵ ». Quelques mois plus tard, à la fin de l'année, le 20 décembre 1886, Charles Chincholle publie en première page du *Figaro* un article qui la nomme rétrospectivement :

Les Protectrices des Taureaux

À plusieurs reprises, on a eu l'idée de montrer aux Parisiens des courses de taureaux. Chaque fois, la Société protectrice des animaux s'est émue et a même réussi à les empêcher. Or, cette année, le Comité du Parlement et de la Presse va décidément en donner au profit des inondés. De nouveau, les membres de la Société protectrice des animaux se dressent. C'était inévitable. À eux se sont jointes les anti-vivisectionnistes. Quelques anarchistes se sont également ralliés. Cela a donné un peu de gaieté à la petite fête.

L'annonce seule du meeting que cette triple alliance avait préparé pour hier dimanche, à la salle Favié, était assez amusante. On y lisait :

Le Comité des fêtes pour les inondés du Midi veut organiser, à Paris, des courses de taureaux, sous prétexte de charité.

Il y aura des chevaux éventrés, des taureaux égorgés — peut-être même des hommes tués ou blessés. Le sang coulera, rouge et fumant, dans l'arène, pour égayer la tourbe des cocottes et des grandes dames, des petits crevés et dos bourgeois blasés.

On empruntera à l'Espagne catholique et monarchique les jeux infâmes de la décadence romaine, dans le but, sans doute, d'en renouveler les saturnales — et les massacres. C'est à vous, socialistes de Paris, de donner une leçon d'humanité à ceux qui l'oublient.

Le tout était signé : Marie Huot, secrétaire de la ligue anti-vivisectionniste, Félix Pyat, Chabert, le docteur Castelnau, etc.

Rappelons que Mme Huot s'est déjà fait connaître en sifflant à l'inauguration de la statue de Claude Bernard et à la conférence présidée à la Sorbonne par M. de Lesseps.

À une heure et demie, on forme le bureau. Le docteur Castelnau est nommé président. Il allait prendre place quand il voit entrer Félix Pyat.

– Citoyens, s'écrie-t-il, je crois répondre au désir de tous en m'effaçant devant le grand socialiste.

M. Félix Pyat hésite.

– Vous me mettez, citoyen, dans un grand embarras. J'ai toujours protesté contre la présidence, que je considère comme une forme, un *chicot* de la royauté.

On insiste. Il consent en disant :

– Ma seule excuse est que ma présidence ne durera pas sept ans comme celle de M. Grévy et qu'elle ne vous coûtera pas un million six cent mille francs par an.

Le secrétaire lit les lettres des adhérents. Hâtons-nous de dire que les correspondants

5. Dans son article de 1887 signalé plus loin, Marie Huot rend un hommage allusif aux filles du « grand physiologiste ».

commentent tous la même erreur que l'affiche.

Jamais le Comité n'a pensé à montrer des chevaux éventrés, des taureaux égorgés. Le sang rouge ne fumera pas dans l'arène ! M. Paul de Cassagnac ne veut pas plus renouveler les saturnales que M. Clémenceau les massacres de la décadence romaine.

Les courses espagnoles, d'ailleurs, ne sauraient plaire aux Parisiens qui ont, pour la plupart, le cœur sensible. Le Comité n'a demandé au ministère que la permission de donner le spectacle très mouvementé, très amusant, des ferrades et des courses landaises. Les ferrades sont si peu criminelles, qu'au meeting royaliste de la Camargue, on nous en a fait voir entre la messe et le dîner. Les taureaux eux-mêmes semblaient y prendre un grand plaisir.

Mais telle n'est pas l'opinion de Mme Huot :

– Le Midi, s'écrie-t-elle, a trois plaies : les superstitions religieuses, la sorcellerie et les courses de taureaux... Le comité croit flatter le Midi en lui empruntant ses coutumes les plus barbares... Aux femmes qui jadis enfonçaient le bout de leurs ombrelles dans les plaies béantes de nos pauvres fédérés, on veut donner la satisfaction de voir des ventres de taureaux s'ouvrir... Le gouvernement lui-même est content d'abrutir le peuple en lui faisant perdre la notion du juste et de l'injuste... On vous dira qu'on ne tuera aucun animal. C'est par les parades qu'on commence. On arrivera ainsi à vous donner de vraies courses en 89...

Parmi les spectateurs se trouve un chien, un vrai, qui aboie.

– Citoyens, dit tragiquement Félix Pyat, écoutez la voix de cet animal qui plaide lui-même la cause des animaux.

Mais la chose va se gâter. Le socialiste Devertu, menuisier de son état, monte à la tribune.

– Compagnons, s'écrie-t-il, cela tourne à la manie. Il faut toujours que vous protestiez. Et qu'en résulte-t-il ? Zéro franc zéro centimes. Voilà qu'aujourd'hui vous protestez contre les courses de taureaux ! Cela vous fait peut-être plaisir, mais pendant ce temps-là vous empêchez les citoyens de se rendre salle Chayne où les ouvriers sans travail traitent des vraies questions sociales, bien plus intéressantes que les courses de taureaux. Laissez les bourgeois et leurs cocottes s'amuser comme ils veulent et tâchons, sacrebleu ! de nous procurer de l'ouvrage !

– Oui, oui !

Ce discours pique Louise Michel qui vient établir que toutes les questions sont solidaires et que le cœur humain doit être assez large pour que tous les taureaux du monde y aient place.

– Quant à la réunion de la salle Chayne, j'ai également promis de m'y rendre. Maintenant que j'ai dit ce que j'avais à dire, j'y vais.

Par malheur, toute une foule la suit. La vierge rouge, qui avait déjà gagné la rue, revient à la tribune :

– Citoyens, n'allons pas ainsi en bande. La police ne cherche que l'occasion de s'emparer de nous. Moi, ça m'est bien égal d'être arrêtée, mais vous, vous n'y êtes pas habitués !

On rit et on recommence. [...]

La présence de figures aussi notables que Louise Michel et Félix Pyat montre l'écho politique d'une telle manifestation. D'ailleurs, l'année suivante, en juillet 1887, Marie Huot publie un article sur « Le Droit des animaux » dans la *Revue socialiste* de Benoît Malon⁶.

Avant d'en venir plus loin aux échanges avec Jarry, notons qu'il existait au moins une grande différence entre celui-ci et Marie Huot : leur opinion relative à l'absinthe. *Le Figaro* du 2 octobre 1889 nous apprend que pour la militante il est insupportable de voir des cochons d'Inde avaler de l'absinthe et qu'un tel spectacle ne devait avoir lieu que dans les bibliothèques :

Un nouvel incident suscité par Mme Marie Huot, l'antivivisectrice.

Autorisée, il y a quatre ans, à assister aux séances de l'Académie de Médecine, elle y va chaque mardi. Hier, le docteur Laborde, après avoir fait un rapport sur les effets de l'absinthe, s'appretait à expérimenter la terrible liqueur sur des cochons d'Inde quand Mme Huot, indignée, protesta, disant que les expériences se faisaient d'ordinaire dans la bibliothèque où se rendaient, seules, les personnes qui désiraient y assister.

Le docteur Laborde dut la prier de sortir.

Et voilà Mme Huot privée, par sa sensibilité, de suivre les travaux de la section de physiologie. Attendons-nous à une prochaine protestation publique.

Le 1^{er} novembre 1889 un incident sur la voie publique attire à nouveau l'attention sur Marie Huot : elle est arrêtée, mais injustement, comme le dénonce un entrefilet de *La Presse* sous le titre de « L'arbitraire ».

L'arrestation de Mme Marie Huot

Mme Marie Huot, secrétaire de la Ligue populaire contre la vivisection, a été arrêtée hier sur les boulevards.

Elle était en train de distribuer une circulaire qui a déplu en haut lieu.

Comme nos gouvernants n'y trouvaient pas leurs louanges, ils se sont mis en colère. Il n'y avait pas de quoi.

L'arrestation était des plus arbitraires, car Mme Marie Huot était munie d'une autorisation de distributeur en date du 13 juin 1889.

Mais qu'importe M. Constans et son préfet de police se moquent pas mal de la légalité⁷.

Le début d'un tract de 1891, daté révolutionnairement de « Prairial, an XCIX » et qui s'orne du portrait d'Ernest Constans, alors Ministre de l'Intérieur, explique le peu de goût du pouvoir pour sa littérature :

6. Article reproduit dans le n° 33 des *Cahiers antispécistes*, URL : <http://www.cahiers-antispécistes.org/le-droit-des-animaux/>

7. *La Presse*, 2 novembre 1889.

Troisième année des courses de taureaux à Paris
BORGIA S'AMUSE

Riant, l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse
(VICTOR HUGO, *Les Châtiments*.)

TANDIS qu'Eyraud balconnait sur la guillotine, en adressant à l'associé de Puig y Puig un adieu fraternel, auquel Deibler coupa court⁸, cet autre héros d'aventures non moins sinistres rêvait d'apothéose.

Couronné d'un saucisson, le poing sur sa ceinture, dans l'histoire il entrait, vainqueur et tout botté⁹.

Après César, Borgia s'impose : et dans un pays où les ministres barbotent les sacoches et dégringolent les pentes¹⁰, un bandit grimpe au Capitole dès qu'il échappe à l'échafaud. Rouge du massacre de Fourmies, certes, cette Éminence au trône a plus d'un titre : et quand on fait crépiter les balles avec la poudre de Bobigny ; quand on fait du palais Beauveau une écurie des Trente-Six-Bêtes, on peut bien faire de la France un charnier et de Paris un dépotoir.

Aux époques fin de siècle, les gouvernements fin de peuple¹¹ !

Les interventions publiques de Marie Huot deviennent alors de véritables spectacles annuels, ou des chahuts collectifs qui réjouissent le Quartier latin. D'ailleurs en avril 1890 c'est un théâtre, le Paradis-Latin (alors tout nouveau, il avait ouvert l'année précédente) qu'elle loue pour se produire et poursuivre sa campagne contre la science. Nous citons intégralement ce long compte rendu, paru dans *Le Temps* du 15 avril 1890, qui décrit bien les échanges burlesques et navrants entre Marie Huot et son public.

8. Allusion à l'« Affaire de la malle sanglante de Millery », qui avait défrayé la chronique entre 1889 et 1891. Michel Eyraud, une espèce d'aventurier, avait assassiné avec l'aide de sa maîtresse Gabrielle Bompard un huissier de justice, Gouffé. Ils s'étaient débarrassés du corps en l'expédiant par malle à Lyon, puis en l'abandonnant sur une route près de Millery. Arrêté à Cuba, Eyraud fut guillotiné par le bourreau Louis Deibler le 3 février 1891 ; Gabrielle Bompard, qui prétendit avoir agi sous l'effet de l'hypnose, s'en tira avec vingt ans de travaux forcés.

9. En 1889, Ernest Constans avait été obligé de démissionner du poste de Ministre de l'Intérieur pour une affaire de pot-de-vin : il avait accepté dans une « affaire véreuse » 10 000 francs, un fusil arabe et un saucisson de Lyon, et avait accordé au roi du Cambodge, Norodom I^{er}, le rétablissement du jeu des Trente-six-Bêtes en échange d'une ceinture d'or ornée de diamants (« Une page d'histoire », *La Presse*, 27 avril 1890, p. 1). *La Presse* offrit en prime dans son numéro du 28 avril 1890 une reproduction (en couleur !) d'un tableau de Castellani, *Nature morte*, qui représentait tous les « souvenirs célèbres de la carrière financière de M. Constans ».

10. Dégringoler un pente : tuer un bourgeois en argot.

11. Marie Huot, *Borgia s'amuse*, tract de la Ligue populaire contre la vivisection, 1891, 2 p. Une note sur l'exemplaire de la BnF précise un tirage de 10000 exemplaires.

LIGUE POPULAIRE CONTRE LA VIVISECTION

53, Rue de Seine, Paris

Troisième année des courses de taureaux à Paris



BORGIA S'AMUSE

Riant, l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse
(Victor Hugo, *Les Châtiments*.)

TANDIS qu'Eyraud balconnait sur la guillotine, en adressant à l'associé de Puig y Puig un adieu fraternel, auquel Deibler coupa court, cet autre héros d'aventures non moins sinistres rêvait d'apolithéose.

Couronné d'un saucisson, le poing sur sa ceinture, dans l'histoire il entraît, vainqueur et tout botté.

Après César, Borgia s'impose : et dans un pays où les ministres barboient les sacoches et dégringolent les pantons, un bandit grimpe au Capitole dès qu'il échappe à l'échafaud.

Rouge du massacre de Fourmies, certes, cette Eminence au trône a plus d'un titre : et quand on fait crépiter les balles avec la poudre de Bobigny ; quand on fait du palais Beauveau une écurie des

Joue-t-elle ? est-elle totalement de bonne foi ? Son personnage est en tous cas désormais très au point.

Une conférence sur la vivisection

Chaque année, à peu près vers cette époque, les étudiants attendent avec une maligne impatience la conférence de Mme Marie Huot, secrétaire de la Ligue populaire contre la vivisection, Cette conférence a eu lieu hier, après midi, à leur grande joie, dans un vaste local, le théâtre du Paradis-Latin, rue du Cardinal-Lemoine. À deux heures, cinq à six cents étudiants et étudiantes se pressaient dans les galeries l'orchestre et les loges avaient été réservées aux membres de la Ligue. Avant le lever du rideau, un orchestre, composé d'un pianiste, d'un violon, d'un piston et d'une contrebasse, avait déjà mis en joyeuse humeur l'auditoire. Aussi ce dernier a-t-il fait un bruyant accueil à la conférencière lorsque, vêtue d'une robe rouge ornée de dentelles noires, les bras et les épaules nus, les cheveux nattés tombant sur le dos, elle s'est avancée sur le devant de la scène.

Mme Huot, qui a successivement pris à partie Claude Bernard, Paul Bert, Pasteur, avait annoncé qu'elle s'en prendrait, cette année, à M. Brown-Séguard, et qu'elle traiterait les sujets suivants :

Première partie : Zoophilie et philanthropie. Création d'un hôpital antivivisectionniste (établissement modèle). Les saintes femmes à Paris et au poste. Les chats de la préfecture de la Seine : un cas de révocation.

Deuxième partie : La fontaine de Jouvence ou le rajeunissement perpétuel d'après la méthode de l'illustre professeur Brown-Séguard. Portrait en buste de l'incomparable savant. Monologue dans un laboratoire. Inspiration géniale : εὐρηκα! Communication du grand physiologiste à la Société de biologie physiologie de la séance. Ovation nationale. La statue du maître. Méaventure d'un quaker réfractaire au lapin. Appel aux doctresses. Le sadisme scientifique et la folie vivisectionniste, d'après les travaux de M. le docteur Magnan. Conclusion.

Dès les premiers mots, Mme Huot, qui regrette « de n'avoir pu crier du haut de la tour Eiffel que les animaux sont pour nous des frères », est interrompue violemment. Un vieux monsieur, qui veut la défendre et qui déclare que les étudiants « ne sont plus des chevaliers français » est hué et conspué.

Péniblement, au milieu de bruits continuels, Mme Huot poursuit sa conférence : « Nous avons voulu organiser une manifestation pacifique en distribuant sur les boulevards nos protestations contre les courses de taureaux, mais on m'emmena au poste et un commissaire de police faillit m'envoyer m'asseoir sur les bancs de la police correctionnelle... (Oh ! oh ! quelle bonne blague !) en me traitant de boulangiste, d'anarchiste et même de journaliste... (Cris et sifflets) sans respect pour mon sexe. »

Le tumulte redouble. On n'entend plus que des lambeaux de phrases : « Avant d'effleurer les questions brûlantes... Nous n'avons pas été sans obtenir des résultats... La "compatissance" envers les animaux est devenue pratique... Nous avons fondé des refuges zoophiles où chiens et chats perdus sont accueillis et soignés... »

Les assistants entament des chansons, imitent les cris d'animaux, aboient, miaulent, brament, hennissent.

Mme Huot implore le silence. « Je suis enrhumée ; contenez votre joie par trop débordante... Je vous amuse ; mais, oui ou non, voulez-vous m'entendre ? »

Et comme elle est prise d'un accès de toux et va s'asseoir à une table où se trouve un verre de lait, tout le monde se met à tousser et à éternuer.

– Passez-lui des pastilles ! Fricctionnez-la ! crient plusieurs étudiants.

Elle se redresse et s'écrie « Depuis que nous avons révélé certaines expériences entreprises sur les malades des hôpitaux... »

Ces paroles soulèvent un tollé général. Un jeune étudiant, nommé B... crie de sa place : « Citoyens, je demande la parole. Il serait, je crois, plus logique de réfuter d'avance les arguments de la conférencière. Le docteur Magnan a dit qu'il existait trois classes principales de folies : la première est celle de l'Armée du salut ; la deuxième celle des candidats à la députation ; la troisième, celle de la Ligue antivivisectionniste. »

On applaudit, on rit, et le vacarme recommence.

– Voyons, dit Mme Huot, voulez-vous terminer votre concert d'animaux ? Je continue : nous n'avons supprimé ni la fourrière, ni les laboratoires, c'est vrai, mais nous ne sommes pas des potentats.

– Heureusement ! s'écrient plusieurs étudiants.

– ... Oui, continue Mme Huot, sans cela nous mettrions les chevaux dans les voitures et les hommes dans les brancards... Au surplus, vous avez beau faire, notre idée fera son chemin : nous avons fondé plus de cent refuges depuis dix ans... Nous avons été traqués, expulsés comme des jésuites... On a condamné Mme Donon, la directrice du premier refuge, à 15 francs d'amende et un jour de prison ; on l'a fourrée dans un panier à salade et expédiée à Saint-Lazare avec les affiliées d'une bande Catusse quelconque... (C'est épouvantable ! À bas Saint-Lazare ! Pauvre Mme Huot ! Quelle sensitive !) On nous a fait passer pour d'affreux misanthropes, impitoyables au prochain ; cela n'est pas... (Les cris redoublent.) Messieurs, j'admire la tolérance scientifique...

– Allons, dit un étudiant, vous vouliez un succès de scandale, vous l'avez obtenu, vous devez être contente.

Quelques membres de la Ligue réclament M. Brown-Séguard.

Les étudiants ripostent en chantant « Esprit Saint, descendez en nous. »

L'orchestre entame la *Rosière*, de Gangloff, et toute la salle l'accompagne.

Tout cela forme une cacophonie inouïe, une scène d'un burlesque impossible à décrire.

– Comme nous avons des bêtes à nourrir, dit Mme Huot, des jeunes filles de la Ligue vont faire la quête.

– Tu as un chat dans la gorge, lui crie un assistant. C'est indigne d'emprisonner un animal. D'autres jettent sur la scène des carottes et des poireaux.

Enfin, les quêteuses lui remettent un plateau sur lequel est un billet de 100 francs. Elle le montre à l'assistance d'un air triomphant. Aussitôt les étudiants chantent sur l'air des Lampions : « Il est faux ! Il est faux ! »

– C'est pas l'argent qui fait le bonheur !

– Vous ne pouvez pas le savoir, vous qui n'en avez pas, dit Mme Guyonnet, une antivivisectionniste qui possède à Asnières deux refuges d'animaux. Ces mots déchaînent un tumulte épouvantable. On baisse le rideau et l'on apporte une affiche où se trouve cet avis : Entr'acte, quinze minutes. Brasserie au sous-sol.

Les journalistes ont compris que Marie Huot est un bon sujet pour eux. On annonce ses conférences comme des spectacles. Ainsi *Le Figaro* du 29 septembre 1892 donne-t-il un avant-goût de l'événement :

Mme Marie Huot, secrétaire de la Ligue contre la vivisection, n'avait jusqu'à ce jour protégé que les animaux. Elle daigne désormais protéger les hommes — en les empêchant de naître. Elle donnera en effet dimanche, à la salle de la Société de géographie, une conférence gratuite où elle traitera « de la suppression de la misère pour l'homme et les animaux par le malthusianisme ». Les dames sont spécialement invitées. Elles en entendront de drôles !

À en croire l'article du *Gaulois* du 3 octobre qui rend compte de cette conférence, Marie Huot fut à la hauteur de l'attente ainsi créée ; le journaliste nous la montre en action, multipliant une fois encore les provocations envers ses auditeurs venus s'amuser à ses dépens. Comme d'habitude, elle ne recule devant aucune surenchère :

Deux mille personnes environ avaient répondu à l'appel de la conférencière, aussi l'amphithéâtre de la Société de géographie était-il absolument bondé. Le quartier Latin était venu en masse, étudiantes et étudiants, et les lazzis de toutes sortes n'ont pas été épargnés à la conférencière, qui, imperturbable, quand le tapage devenait par trop violent, se rassoyait avec dignité pour reprendre l'énoncé quelque peu personnel de ses principes dès qu'un calme relatif s'était fait de nouveau. Ce n'est donc pas une conférence, à proprement parler, mais des fragments de conférence que Mme Huot est parvenue à faire. Chacune de ses paroles était coupée par une interruption, à laquelle elle ne manquait pas de riposter aussitôt. Aussi, s'il est vrai qu'elle a parlé de Malthus, elle a également fait intervenir dans sa conférence, Napoléon, Louise Michel, Pasteur, Brown-Séguard, Ravachol et M. Lozé. Mme Huot s'est déclarée partisan du tout-à-l'égout, mais en donnant à ce mot toute son extension :

« Quand, par malheur, j'ai des petits chiens, des petits chats, je leur mets une pierre au cou et je les jette à la Seine, on devrait faire de même des enfants. » On devine le tapage qui a accueilli ces paroles¹². « Un des plus grands bienfaits de l'humanité, ajoute-t-elle, c'est la guerre, véritable soupape de sûreté, car, sans elle, le *struggle for life* deviendrait

12. Marie Huot n'a pas mis en pratique ce point de sa doctrine et n'a pas jeté à la Seine son fils Henri.

plus terrible encore. » Arrivant à la question sociale, Mme Marie Huot a déclaré que, suivant elle, c'était une natalité excessive qui provoquait la modicité des salaires.

Le *Mercur de France* est plus tendre avec la conférencière, dans un compte rendu anonyme qu'il faut sans doute attribuer à Rachilde :

Madame Marie Huot a donné, le 2 octobre, en la salle de la Société de Géographie (carte du Tendre, cette fois-ci...) une bien curieuse conférence sur le Malthusianisme. Sans vouloir discuter les très louables intentions de la conférencière, car il nous faudrait pour ce écrire un volume, nous nous bornerons à cette remarque, nullement ironique de notre part : répandre la doctrine de Malthus ne suffit pas lorsqu'on s'adresse au peuple et même à une certaine classe de petits bourgeois naïfs, il faut avoir le courage d'aller jusqu'à la démonstration. – Oui ! elle a raison.... mais *le moyen* ! murmurait derrière nous une dame de bonne volonté.

Quand on a la bravoure de Mme Marie Huot, s'arrête-t-on en si belle route ? Ceci soit dit au seul sujet du fond. Quant à la forme, félicitons l'orateur, Mme Huot n'étant pas du tout la virago qu'on se plaît à nous dépeindre, flanquée de dogues et de matous aussi cruels que reconnaissants. C'est, au contraire, une encore fort jolie femme au geste ample et souple, légèrement nerveux quelquefois, au profil *Sarahbernardtesque*, à la crinière léonine, à la voix sympathique, et pour la plus grande gloire non de Malthus, mais bien plutôt de l'éternel féminin, elle est encadrée par deux hommes d'allures très crânement charmantes : son mari et son fils. Rien d'exquis comme de voir, en ces temps de couardises générales, ce tout jeune Henri Huot placé, durant le discours de sa terrible maman, au milieu d'une centaine d'étudiants rendus fous furieux par un peu de logique brutale, et leur tenant tête avec une chevalerie qui n'est certes plus en usage chez les fils de famille de notre chère patrie¹³ !

Marie Huot contribue alors à deux reprises à *L'Endehors* de Zo d'Axa en novembre 1892 et janvier 1893¹⁴. En 1894, elle rend visite en prison aux anarchistes inculpés dans le Procès des Trente pour leur apporter quelques victuailles ; elle défend encore l'un d'eux, le peintre Ivan Aguéli, qui attaque au pistolet un toréador en juin 1900¹⁵.

Mais ses efforts se tournent prioritairement à cette période vers le néomalthusianisme, qui devient sa grande cause. Elle collabore en particulier à *Génération consciente*, « Organe de propagande pour la limitation volontaire des naissances (Néo-Malthusisme) » qui paraît de 1908 à 1914, et publie aux éditions de cette revue une plaquette intitulée *Le Mal de vivre* (1909), où, s'affirmant nihiliste, elle proclame « le mépris de la race humaine » et prône l'abstention :

13. ***, « Échos divers et Communications », *Mercur de France*, n° 34, novembre 1892, p. 285-286.

14. « Maternités », *L'Endehors*, n° 81, 20 novembre 1892 et « Dans le rêve », n° 88, 22 janvier 1893.

15. Voir Denis Andro, « Nos frères des règnes inférieurs. Socialisme et cause animale dans les années 1880 », *Les Cahiers antisépécistes*, n° 33, URL : <http://www.cahiers-antisepécistes.org/nos-freres-des-regnes-inferieurs/>

Mais alors ?... C'est la fin du monde !...

Évidemment, c'est la fin du monde à une échéance plus ou moins brève... et, pour ma part, je n'y vois aucun inconvénient. Il ne me déplaît même pas d'entrevoir, dans les brouillards de l'éternité, la terre, enfin purgée de ses microbes humains, livrée aux flores et aux faunes sauvages, en attendant le jour béni où, dépouillée de ce dernier grouillement de vie,

Ce vieux globe rasé, sans barbe ni cheveux.

Comme un gros potiron, roulera dans les cieux.

D'ailleurs, tout indique dans l'univers que la nature tend vers cette solution — qu'il est sage de hâter dans l'intérêt général¹⁶.

LE MISSEL DE NOTRE-DAME DES SOLITUDES

Mais à côté de ces activités militantes (le temps passant, elle paraît s'être calmée), Marie Huot est une poétesse qui publie ses œuvres — surtout des sonnets — dans la publication permanente dirigée par son mari¹⁷. Rachilde a évoqué leur première rencontre, au début des années 1890, dans une rue en travaux où un terrassier allait tuer un chaton d'un coup de pic ; Marie Huot s'était interposée à coup d'ombrelle. Les passants reconnurent l'« anti-viscéctionniste » dont le nom était alors inconnu à Rachilde. M^{me} Huot fréquenta ensuite le salon du Mercure de France sans y faire de tapage antiviscéctionniste. Le *Journal* de Léautaud donne un aperçu des mardis où elle côtoie Jarry :

Rien de plus bête, sous le rapport femmes, que le salon de Rachilde (excepté elle, pas bête du tout, au contraire) le mardi. Contempler M^{me} Kolney, par exemple, la physionomie si admirablement tourte, la personne si « cuisinière, femme de service », avec son éternel rhume de cerveau et ses gros yeux de... bœuf. M^{me} Danville, prétentieuse, l'idée qu'elle est spirituelle, mordante, lettrée, que dis-je ? intellectuelle. Ah ! ma chère. Et quelques autres, de temps en temps, dont je ne sais les noms. La plus sympathique, la seule sympathique même est encore cette excellente et sensée M^{me} Huot, malgré son costume un peu trop « Reine Isabeau ». Elle a sur le chapitre des animaux des idées aussi bêtes et bonnes que les miennes. Le côté homme, dans le même salon, ne vaut guère mieux : Jarry, sans cesse épateur, diseur de monstruosité ou de bizarreries, Fernand Kolney l'apache de La Villette, le garçon d'abattoir devenu homme de lettres, « Cochon de Kolney », Ernest Gaubert, sans cesse lyrique et méridional, Danville assommant de médiocrité, Hérold qui ne serait pas bête sans ses chroniques dramatiques et ses vers¹⁸.

16. Marie Huot, *Le Mal de vivre*, Édition de *Génération consciente*, [1909], p. 4.

17. Il s'agit de *L'Encyclopédie contemporaine illustrée*. Voir la notice de Paul Edwards.

18. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, t. I, Mercure de France, 1956, p. 350, à la date du 18 décembre 1896.

Au fil des années, Léautaud ne change pas d'attitude envers « cette excellente M^{me} Huot, que sa pitié pour les bêtes me rend si sympathique, malgré le ridicule de ses costumes¹⁹ », et qui monte encore en son estime à mesure qu'elle recueille tous les chats blessés ou abandonnés qu'il rapporte au *Mercur de France*²⁰. Le Moyen Âge n'inspirait pas seulement les toilettes de Marie Huot : elle a également écrit les paroles de *Mandoline!*, « Gavotte moyen-âge²¹ », et un drame médiéval allégorique en collaboration avec son fils Henry et Alcanter de Brahm (l'inventeur du point d'ironie), *Vin du Soir*, qu'un chroniqueur de *La Plume* résume ainsi en 1899 :

Mais à travers la fiction du drame et des acteurs transparait assez nettement le *Symbole de l'humanité* avec son éternelle tragédie constituée par quatre personnages en conjonction accidentelle et qui sont, d'après l'auteur :

1^o La Châtelaine ou l'âme mystique du III^e cycle en marche vers la rédemption suprême de tout ce qui vit dans les limbes ;

2^o Le Juif-Errant ou l'esprit critique de l'intelligence humaine toujours inquiète, toujours en marche vers l'inconnu positif et aveuglé par des utopies brillantes mais inconsistantes ;

3^o La Sorcière ou la science matérialiste qui dupe le vulgaire pour servir les bas instincts de la Vie ;

4^o Le *Chef des Jacques*, ou l'instinct bestial, générateur et destructeur — inconscient exécuteur de la Fatalité ;

Auxquels on peut ajouter le Fol, orfèvre de bons mots, poète aimable, symbole de la joie humaine²².

L'envoi à Jarry de son sonnet « Nocte » — qui justifie que nous nous soyons intéressés à elle — date de 1905. Dans le fragment de lettre (où elle donne à Jarry du « Cher Monsieur et ami »), elle explique avoir corrigé son poème ; il est tentant d'y voir une nouvelle histoire de la Vieille Dame dix ans après l'affaire Berthe de Courrière. Jarry a conservé la lettre.

Marie Huot recueille ses poèmes en un volume au titre très fin de siècle, *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes*, paru en 1908 chez Sansot — qui vient de publier les deux volumes du *Théâtre mirlitonesque* de Jarry. Le volume s'ouvre sur un portrait qui prouve que les piques de Léautaud sur ses toilettes n'étaient pas exagérées ; elle arbore

19. *Idem*, t. II, 1959, p. 95, à la date du 3 décembre 1907.

20. C'est le cas du chat Patte, le 6 juillet 1908 (*idem*, p. 242) ; il pense aussi à elle pour recueillir un chat noir miaulant en face du bureau de Vallette le 22 octobre de la même année : « La question se pose ensuite avec Rachilde de ce qu'on en fera. M^{me} Huot ? Le fils Huot ? Ils en ont déjà tant ! » (*idem*, p. 324).

21. Musique de Stellini, Gounin-Ghidone, [1893].

22. Paul Hubert, « Théâtres. À Plaisance », *La Plume*, n^o 245, 1^{er} juillet 1899, p. 445-446.



Marie Huot vers 1908.

un costume inspiré de la *Belle ferronnière* de Vinci (ce qui la fait ressembler curieusement à Marguerite Moreno âgée). Amicalement, Rachilde donne au *Missel* une longue préface où elle peine — on la comprend — à définir la poétesse, d'où l'abondance de notations contrastées : « Marie Huot contient de la femme éternelle. Ce n'est ni une pédante ni une névrosée » ou, plus loin, « Marie Huot n'est ni un monstre ni une folle », il faut plutôt voir en elle « un reflet vif de l'Intelligence suprême ».

Cette préface est datée *in fine* du « 7 septembre 1907 », soit un peu moins de deux mois avant la mort de Jarry. Celui-ci n'a pu tenir entre ses mains le *Missel* où il aurait découvert qu'il n'était plus dédicataire de « Nocte », mais d'un

autre sonnet, consacré à Messaline²³. Quoi qu'il en soit, la présence de Mme Huot est attestée à l'hôpital au chevet de Jarry mourant²⁴.

Très vite, dans son numéro du 1^{er} janvier 1908, p. 101, le *Mercure de France* publie une critique du *Missel de Notre-Dame des Solitudes*, rédigée par Pierre Quillard, titulaire à l'époque de la rubrique de poésie. Il ne mentionne pas le nom de Rachilde — ni

23. Publié dans l'EA 136, p. 56.

24. Voir la lettre d'Alfred Vallette à Charlotte Jarry du 1^{er} novembre 1907 : « Je suis allé hier à l'hôpital. L'état de notre malade me paraît être stationnaire. Il avait eu la veille les visites de Claude Terrasse, Franc-Nohain, Pierre Quillard et sa femme, Herold, M^{me} Huot ; il y avait hier Alexandre Natanson, Georges Polti, Octave Mirbeau, van Bever, Rachilde et moi » (EA 138).

les activités militantes de l'auteur. Son compte rendu est plutôt indulgent, trouvant à la poésie de Marie Huot « une impertinence souveraine envers les imbéciles et les parvenus » et « un goût très sûr dans le choix des mots et dans leur arrangement et parfois une extraordinaire maladresse verbale ».

Dans la lettre-préface du recueil, adressée à Rachilde, Marie Huot ne s'illusionne pas sur l'accueil qui sera fait à son œuvre poétique : « Quand, par folie quichottesque et devoir professionnel, elle a jeté parmi les bruits sa prière, ses blasphèmes et sa vaine pitié, toujours sur elle s'est appesanti le regard narquois de l'anonyme humanité. Aujourd'hui qu'elle porte les doigts sur l'âme sacrée des lyres, elle sait que ce même accueil punira son audace²⁵ ». En lisant ses poèmes antiquisants et crépusculaires, baudelairiens et gothiques à souhait, on comprend ce qui a pu la fasciner dans les *Minutes de sable mémorial* et dans *Messaline*. On citera « Sur un verre de Venise », dédié à Régnier :

Au chantre des gentilshommes verriers,
HENRI DE RÉGNIER.

Sur un socle de sombre et verdâtre velours,
Un verre de Venise ancien, aux tons d'opale,
Met sur ma cheminée une lumière pâle
De gloire évanouie, intime à ses contours.

Il date du grand siècle et des solaires jours
Où panachait Éros en des morts triomphales,
Et son ballon léger a l'inquiétant ovale
D'un cœur tout balaféré de duels et d'amours :

Émaux de saphir noir et d'émeraude claire,
Sang bleu qui s'est figé, pleurs qui se sont liés
Lui font un triple rang de plaies et de colliers,
Sous son anse en couronne au sceptre lapidaire ;

Cependant que, d'un jet presque immatériel,
Son pipeau délié fuse, index, vers le ciel.

Ou « Cleopatra », autre figure de Surfemelle insatiable :

Il est de vastes cieux et des pays solaires,
Où j'ai régné jadis à l'ombre des palmiers,
Dansant au rythme prompt des castagnettes claires,
Le ventre et les seins nus sous de triples colliers.

25. Marie Huot, *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes*, Sansot, 1908, p. 3-4.

Là, j'ai bu des Léthés aux bras des vexillaires,
Mangé les perles dans le creux des boucliers,
Que tendaient devant moi de hautains caudataires
Et des impérateurs, amants agenouillés.

Et mes flancs qu'effleuraient, sournois, leurs gestes gauches,
S'offraient, bruns et polis, aux divines débauches,
Sous le brûlant désir de leur regard étroit...

.....
Après, je demandais à ma panthère noire
De plus rouges baisers, des jeux moins dérisoires,
Ayant toujours plus faim !... ayant toujours plus froid !...

Elle consacre également un poème à « LX », symbole de l'inconnu cher à Jarry, un hymne à la morphine, « Libera nos » (« De mon dernier sommeil sois la douce berceuse ; / La mort continuera le rêve seulement ») et dédie une « Prière noire » au Sar Péladan. La complainte « Le Cimetière » montre qu'elle appréciait également la poésie populaire (on songe à la chanson du chapitre « Chez la Muse » de *L'Amour en Visites*) :

Je connais un vieux cimetière,
Lonla lonlaire,
Je connais un vieux cimetière
Tout rempli de mousse et de lierre,
Lonlaire la !

La dernière section du recueil, intitulée « Les anges du foyer », est composée de poèmes dédiés à ses chats.